



CLAUDIO  
MAGRIS  
Croix du Sud

Bibliothèque Rivages



« L'histoire du monde n'est pas beaucoup plus complexe que celle d'un cœur, qu'il soit simple ou tourmenté. »

Depuis son premier récit, *Enquête sur un sabre*, Claudio Magris est fasciné par la déconcertante créativité de la réalité, souvent plus fantastique et imprévisible que la fiction. Fidèle à ce sentiment qui sous-tend son œuvre, il se lance ici sur les traces de trois destins dans lesquels la bizarrerie, l'aventure et la générosité outrepassent les limites du croyable.

Trois histoires qui se déroulent dans « le monde du bout du monde » – aurait dit Luis Sepúlveda – entre Patagonie et Araucanie, dans des paysages d'une envoûtante et inquiétante beauté mais aussi dévastés par des barbaries que ces trois personnages hors norme défient, chacun à sa façon, sans schémas idéologiques, en défendant ces terres qui sont devenues leur patrie et les peuples vaincus et persécutés qui les habitent.

Collection dirigée par Lidia Breda

CLAUDIO MAGRIS  
AUX ÉDITIONS RIVAGES

*Trois Orients. Récits de voyages*  
*Secrets*

Claudio Magris

**Croix du Sud**  
**Trois vies**  
**improbables et vraies**

Traduit de l'italien par  
Jean et Marie-Noëlle Pastureau

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

TITRE ORIGINAL :

*Croce del Sud : Tre vite vere e improbabili*

Couverture : © Mark Lawson / Getty Images

© Claudio Magris, 2020

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5420-7

## GRINGO SLOVÈNE, CRIOLLO ARAUCAN

En 1946, dans une note autobiographique, Janez Benigar se demandait si la patrie d'un homme – l'endroit où il se sent chez lui dans la vie et dont les couleurs, les paysages, les vents sont la musique familière de son existence – est la terre dans laquelle vivent ses enfants ou celle dans laquelle sont enterrés ses parents. Il avait de bonnes raisons de se poser cette question, vu qu'entre l'une et l'autre il y avait un océan et une distance culturelle encore plus grande. Comme tant d'autres, il aurait lui aussi, en Argentine, été un *gringo*, quelqu'un qui n'a pas de morts en Amérique. À son arrivée à Buenos Aires le 1<sup>er</sup> octobre 1908 – il avait fait la traversée sur un bateau parti de Trieste, l'*Oceania* –, il est enregistré comme ouvrier, de religion catholique et célibataire.

Il allait rapidement corriger ce dernier point grâce à un tranquille coup de foudre, en épousant en 1910 Eufemia Barraza, ou de son vrai nom Sheypukíñ, une Indienne issue d'une famille de caciques mapuches,

autrement dit araucans, qui lui donnera douze enfants – dont l'un mourra en bas âge – aux doubles prénoms araucans et espagnols : Nancù, Aquila ; Huenumanqué (Condor qui vole haut) Feliciano ; Kallvuray (Fleur bleue) Elena...

Cet homme qui quitte l'Europe et la civilisation européenne accorde une grande importance à la famille : quelques années après la mort de sa femme en 1932, il se remarie avec Rosario Peña, une Araucane elle aussi, mariage dont naissent quatre autres enfants. Quand Rosario Peña mourra à son tour, don Juan Benigar rédigea un testament dans lequel il dit vouloir être enterré à côté de Rosario mais aussi d'Eufemia, dont la dépouille devra être transférée dans une tombe commune à eux trois. Le grand Thomas More, saint et martyr de l'Église catholique, aurait voulu lui aussi concilier son amour pour sa première femme et celui pour sa seconde, toutes deux très aimées. Il imaginait même qu'il aurait été magnifique de vivre tous les trois ensemble, « si les lois humaines et divines l'avaient permis ». Lui était-elle jamais venue à l'esprit, la seule objection de bon sens à ce sentiment très humain, à savoir que chacune de ses deux femmes aussi aurait pu désirer avoir à côté d'elle, en plus de lui, dans la vie et pas seulement dans la tombe, un autre aimé, qui à son tour... en



sorte que l'enchantement de l'amour et de la contradiction aurait dégénéré en vulgaire partouze.

L'aventurier slovène né à Zagreb – autrement dit austro-slave, citoyen de l'Empire habsbourgeois à son déclin et favorable au projet d'un futur État yougoslave – est quelqu'un de posé, un homme d'habitudes, enclin à une méticulosité tout autrichienne, comme dans cette histoire drôle du chef de bureau k.u.k. qui recommande à ses employés de ranger soigneusement les papiers éparés sur leur bureau avant de les jeter à la corbeille. C'est cet homme pointilleux à l'extrême qui s'embarque pour l'Argentine, ou plus exactement pour la Patagonie et l'Araucanie, d'où il ne reviendra jamais et où pendant dix-neuf ans il ne mettra jamais les pieds dans une ville, où il ne montera qu'une seule fois en voiture, ne verra jamais un avion et vivra très longtemps dans des wigwams, ces tentes du peuple indien dont il fait désormais partie, tentes qui plus tard lui suggéreront aussi une activité de tissage artisanal, une petite industrie familiale modeste mais qui marchera bien.

Il ne lui déplaisait sans doute pas que son visa d'entrée l'ait défini comme ouvrier, car dans beaucoup de ses écrits – presque tous en espagnol et fort heureusement envoyés à la Bibliothèque de Ljubljana –, il allait

célébrer le travail manuel et étudier de nouvelles méthodes pour cultiver la terre, canaliser l'eau des fleuves et des torrents, irriguer les champs, construire des entrepôts, enseigner aux Indios une agriculture rationnelle. Il allait en même temps évoluer, préférant finalement dormir dans une maison plutôt que sous une tente mapuche. Il ne jugea pas utile cependant de faire savoir aux autorités du pays qui allait devenir pour toujours le sien qu'il n'était pas ouvrier, mais plutôt presque ingénieur, professeur, chercheur en linguistique, ethnologie et anthropologie, disciplines qu'il allait cultiver durant de nombreuses années entre la Pampa et la Cordillère.

Avant de traverser l'océan, il avait accompli un aventureux voyage d'études en Bulgarie. Quand il s'était mis en tête de faire un voyage sur la mer Noire, son père, professeur de lycée à Zagreb, lui avait donné cinq couronnes d'argent, escomptant qu'avec cette somme il ne dépasserait pas Belgrade et qu'ensuite il reviendrait. Mais lui, au contraire, était allé de Zagreb à Sofia à pied, à travers ce pays que le voyageur viennois Felix Philipp Kanitz définissait comme le plus inconnu de l'Europe orientale, « une véritable terra incognita », pour laquelle on ne disposait que de cartes géographiques peu fiables où apparaissaient des noms de localités imaginaires, de

villes inventées ou déplacées de centaines de kilomètres, ou des fleuves dont le cours était dévié – y compris celui du Danube, plus incertain que celui du Nil – vers des embouchures arbitraires.

Janez – Ivan, Janko – Benigar, pas encore devenu don Juan Benigar, ne s'était pas démonté ; il avait étudié la langue et les coutumes du pays et écrit, en slovène, une grammaire bulgare. Puis il s'était rendu à Prague et s'était inscrit en faculté d'ingénierie, pour finalement renoncer à obtenir son diplôme alors qu'il n'avait plus que deux examens à passer, parce que, comme il devait l'écrire bien des années plus tard à son ami Victor Sulcic, « la civilisation, ou ce que vous appelez ainsi, je l'ai bien connue quand j'étais jeune, et si je l'ai abandonnée, c'est que j'avais de bonnes raisons. Parmi les principales, il y a la conviction qu'il ne s'agit pas de civilisation. Voilà pourquoi je préfère vivre ici, loin des métropoles, où je vis comme bon me semble, et où je me sens pleinement heureux ». Rares étaient ceux qui, en cette époque d'écroulement et de métamorphose d'une civilisation européenne pluriséculaire, auraient pu se déclarer heureux. Pour des motifs analogues, il devait toujours se refuser à résider à Buenos Aires. « Je ne supporte pas la ville, tout simplement. Voyez-vous, j'avais vingt-quatre ans quand j'ai quitté Prague, où je faisais des

études d'ingénierie, pour partir très loin. Et, croyez-moi, j'avais de solides raisons pour le faire. [...] Comment pourrais-je maintenant m'habituer à vivre dans ces lieux de perdition que sont les métropoles modernes ? »

Il avait lu Rousseau avec passion, et c'est à son aune qu'il continuait à juger de la civilisation et de la barbarie. Il s'était enthousiasmé pour l'état de nature, qu'il avait découvert à la Bibliothèque de Ljubljana, avec la ferveur de l'épigone à qui ne se révèle que tardivement une pensée radicale que l'Europe avait eu le temps, en cent cinquante ans, de rencontrer avec une ardeur révolutionnaire, d'assimiler, de critiquer et peut-être de reléguer, au moins partiellement, aux oubliettes. Mais l'épigone n'est pas conscient d'en être un et retrouve donc la force originelle d'une pensée évincée par la civilisation libérale et destinée à ressurgir, dans le bien comme dans le mal, avec les tumultueux projets de démocratie directe et totale, avec les populismes impatients de gouverner directement et collectivement, sans représentants et sans une classe politique fermée au plus grand nombre.

Le continent sud-américain, destiné à devenir sa patrie, était et allait continuer à être le théâtre par excellence de populismes qui ont débouché sur de nombreux coups d'État et sur des dictatures, sur des caudillos locaux comme le féroce Facundo dans

la Pampa, sur la domination sanguinaire du général et président Rosas, impitoyable exterminateur d'Indios durant la première « campagne du désert » menée par lui en 1833. Désert, un terme qui au départ voulait signifier la solitude dépeuplée de la Pampa et qui finit par désigner la destruction des Indios, leur réalité réduite, à la fin de la guerre, à presque rien, à un désert.

La démocratie libérale est une valeur froide, elle se fonde sur des normes et des articles de loi, elle abhorre ceux qui savent charmer les masses mais paie son honnêteté par une faible capacité d'enthousiasmer et de séduire, ce en quoi le leader qui harangue les foules est passé maître, au point de fasciner parfois même des intellectuels distingués. Darwin, qui de toute évidence s'y connaissait mieux en brontosaures et en mylodons qu'en êtres humains, au cours de son voyage sur le *Beagle* en Patagonie, dans la Terre de Feu et le long des côtes du Chili, du Pérou et de diverses îles du Pacifique, rencontre en 1833 le sanguinaire général Rosas, dictateur de l'Argentine pendant vingt-trois ans, qui avait exprimé le désir de le voir, « circonstance dont je me réjouis fort par la suite ». Il n'est pas scandalisé par les tortures de sa police politique, la tristement célèbre *mazorca*, ou pour le moins il ne s'intéresse pas à son existence et à sa structure. En revanche, il apprécie que le

général – président possède trois cents kilomètres carrés de terres et trois cent mille têtes de bétail. Il note les dures punitions infligées pour la moindre peccadille aux deux bouffons qui égayaient ses déjeuners et ses dîners, mais cela ne l'empêche pas de trouver que c'est « un homme au caractère exceptionnel [...], enthousiaste, sensible et très sérieux », qui veut utiliser son influence dominatrice « pour promouvoir la prospérité et le progrès » de son pays. Garibaldi, en revanche, contribuera avec ses volontaires à la chute de ce tyran.

Histoire de l'Argentine. Violence des populistes, des élites militaires, Perón, la junta des généraux, les *desaparecidos*, les Mères de la place de Mai. Violence solitaire et mélancolique dans la Pampa, sur le visage du gaucho qui joue de la guitare – « d'anciennes cicatrices aux reflets violacés [...] et dans son œil noir l'acier brillant du poignard », chante Evaristo Carriego. « La sûreté de frappe du bras meurtrier et l'impossibilité d'éprouver la moindre peur » n'appartiennent pas seulement à la gouape Juan Muraña, mais à de nombreux gauchos maniant les boleadoras et le poignard. Borges chante le couteau, mais il est capable, ô combien, d'éprouver de la peur ; il a conscience de ressembler à son cher Snorri, le grand poète scandinave de l'âge héroïque, qui chantait les épées mais

ne savait pas s'en servir parce que lâchement il les craignait. L'épique qui exalte le courage et les duels meurt dans le chant de son poète le plus grand et le plus poltron, incapable de se saisir de ces armes qu'il aime parce que la joie de la guerre est chez lui inhibée par la peur. La vérité – écrit Borges, fasciné mais froussard et conscient de l'être – est dans le poignard qui attend la main qui le prendra pour frapper.

Benigar est indifférent au poignard, qui n'éveille en lui aucun désir de s'en saisir ; jamais il ne s'en saisira et jamais il ne le craindra. Il a très peu de points communs avec les centaines de milliers d'immigrants comme lui, qui arrivent destinés à la misère, à la richesse, à la violence infligée ou subie, à la marginalisation, à la domination ou à la criminalité. Multitude qui débarque avec lui dans le Nouveau Monde, en quête de fortune ou simplement de travail ; hommes et femmes de tous les pays, travailleurs honnêtes et laborieux qui livrent chaque jour un très dur combat pour la dignité humaine de leurs familles et de leurs enfants et mafieux prêts à tout ; travail qui débouche sur le bien-être et même sur de grandes fortunes ou sur la misère noire et la délinquance.

Reproduction persistante de sentiments, de valeurs et de coutumes de la patrie d'origine, amalgame avec les générations précédentes d'immigrants et avec les autochtones

du pays. *Criollos* et *gringos*. Capitalisme sauvage et paupérisme flagrant, boulangers, ouvriers du textile, vigneron, fabricants de carrelages ; solidarité et concurrence impitoyable, fortunes rapides et revers soudains. Lutte pour la survie quotidienne entre les menaces de la criminalité organisée et la brutalité de la police, intégration et ghettoïsation, Polonais, Syriens et Andalous qui parlent piémontais, masses rurales venues de Vénétie, industries manufacturières lombardes, écossaises et irlandaises et avant elles galloises qui en Patagonie découvrent et inventent, écrit Luis Sepúlveda, le nationalisme gallois moderne. Paternalisme au sein des entreprises, modernisation capitaliste et retour à la prolétarianisation, immigrés italiens dans des quartiers misérables et cosus sous la coupe de compatriotes qui les exploitent, missions salésiennes. La vie et sa représentation littéraire, *Sur l'océan* de De Amicis ou *Émigrés* d'Antonio Marazzi. Leur traversée de la vie ressemble à celle de la *Méduse* et laisse en mer non seulement des corps aussitôt dévorés mais aussi des histoires, des messages dans des bouteilles qui flottent sur les vagues et rejoindront quelque rivage.

En Patagonie arrivent, de la Mitteleuropa allemande et juive et de tous les pays – des Asturies comme de l'Angleterre, de la Russie comme du Portugal ou de l'Italie –,



des hommes d'affaires prêts à tout pour s'enrichir : latifundia, mines de cuivre, production de laine, moyens de transport maritimes et fluviaux. L'année même où arrive Benigar, l'Asturien José Menendez, accusé d'avoir fait mourir de faim de nombreux Indios dans le sud du continent, et Mauricio Braun, propriétaire de 1 376 160 hectares en Terre de Feu, fusionnent leurs entreprises en créant la Sociedad anonima importadora y exportadora de la Patagonia. Y arrivent aussi des « hordes d'anarchistes bolcheviques », des ouvriers socialistes et communistes ; c'est le début des concentrations ouvrières et des premières grandes grèves, écrasées dans le sang par le colonel Ramón Falcón, tué en 1909 par une bombe lancée par l'anarchiste Simón Radowitzky, destiné à des années de terribles souffrances dans les prisons argentines, viols, tortures, violences de toutes sortes.

Patagonie et Araucanie sont le théâtre d'une exploitation abjecte, de grèves, de répressions sanglantes. Les plus grands livres sur la Patagonie ne sont pas ceux, fascinants sur le plan littéraire, de Bruce Chatwin ou de William Henry Hudson – même si *Terre pourpre* (*The Purple Land*) de ce dernier s'appelle ainsi parce que le sang lui a donné cette couleur –, mais *Los vengadores de la Patagonia trágica* (1972-1974) ou *La Patagonia rebelde* (1980)

d'Oswaldo Bayer. Ils semblent bien pâles, face à ces récits sans gloire, les exploits de bandits légendaires et aventureux racontés par Chatwin – Butch Cassidy et Sundance Kid avec leur amie commune Etta Place, arrivés des États-Unis en Patagonie dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Leurs impitoyables attaques de trains et de banques sont entourées de ce halo de charme et de brutalité inséparable du *cliché*\* du cow-boy, bandit au grand cœur. D'un côté, les personnages d'un western classique et aimable, de l'autre le drame shakespearien des grèves écrasées dans le sang – pendant la *Semána Tragica* de la Patagonie en 1919 – par les gardes blanches de la Liga Patriótica argentine avec leur « *picana eléctrica* », torture officialisée par le colonel Pilotto et le major Rosasco.

Il y a, dans *La Patagonie rebelle*, une scène qui ressemble à celle, célèbre, du *Cuirassé Potemkine* reprise avec des variantes dans *Les Incorruptibles (Untouchables)* : l'assassinat, le 27 janvier 1923, du colonel Varela – « le fusilleur de la Patagonie, le sanguinaire », qui avait tué 1 500 *peones* en grève alors qu'ils s'étaient rendus après avoir reçu la promesse officielle et formelle du colonel qu'on ne toucherait pas à un seul de

\* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)